

Mais est-ce assez ? N'est-il pas nécessaire d'établir un clergé séculier indigène, qui sera l'aide, le remplaçant et le continuateur du missionnaire européen.

L'aide d'abord. Il ne faut pas avoir vécu longtemps en Chine, pour se rendre compte des difficultés où l'on se trouve au milieu de peuples païens, si différents de nous par le caractère, la langue, les usages et les mœurs. Quel précieux concours donnent au missionnaire européen les prêtres enfants du pays et familiarisés avec les mille bizarreries qui déconcertent les nouveaux arrivants !

Le remplaçant, c'est-à-dire le compagnon qui partage nos travaux, remplit notre ministère, va où l'Européen ne peut aller, à cause des préventions des gens qui nous prennent pour des espions, et nous haïssent en qualité d'étrangers. Car il ne faut pas croire en Europe que tout va pour le mieux en Chine, par suite d'un édit retentissant de l'empereur en faveur de la religion catholique. Non, un édit de plus ou de moins, c'est ce dont les mandarins s'inquiètent fort peu, dans les provinces éloignées de Pékin ; la preuve en est que chaque année nous apporte de nouveaux meurtres et de nouveaux désastres. Un prêtre indigène, au contraire, n'est point, à cause de sa nationalité, réputé l'ennemi du peuple ; son ministère est libre : il peut aller, lui, implanter la foi dans des endroits nouveaux, sans avoir à redouter l'antipathie que beaucoup de païens éprouvent instinctivement pour "le diable d'Europe."

Enfin le successeur. Viennent des temps malheureux, la persécution générale, les prêtres mis à mort ou exilés. Qui restera au milieu des chrétiens pour les soutenir dans la lutte et conserver la foi tant que durera l'épreuve, s'il n'y a là un clergé séculier organisé d'avance et fonctionnant de longue main ?

De telles œuvres sont faites pour intéresser grandement l'Eglise, qui estime à tel point l'institution des séminaires en pays étrangers que le Pape Innocent XI a pu dire à un évêque missionnaire, Mgr Pallu : "J'aimerais mieux apprendre l'ordination d'un seul prêtre indigène, que la conversion de cinquante mille païens."

Le Kiang-si septentrional, quoique bien pauvre, a dû songer à la fondation d'un séminaire. Il y a trois ans, dix enfants furent choisis dans nos écoles, parmi les doués. Ils peuvent aujourd'hui parler latin. Leur nombre va s'accroître de dix autres plus jeunes, aussi bien disposés et déjà dégrossis pour la lecture et l'écriture. C'est un succès bien consolant ; mais combien de soucis pour nous ! C'est le logement, la nourriture, le vêtement, qu'il faut procurer à ses vingt jeunes gens sur qui l'œil de Dieu est déjà fixé. L'entretien d'un élève ne nous revient, il est vrai, pas bien cher en Chine : 100 francs suffisent. Mais quand ce chiffre se multiplie par vingt, on conçoit quelle charge nouvelle c'est pour la Mission, car ici les familles ne peuvent rien pour nous, tant elles sont pauvres ! Heureusement quelques bonnes âmes se sont intéressées à notre œuvre en souscrivant des bourses, soit partielles, soit totales. Je supplie les lecteurs des *Missions catholiques* de suivre au si noble exemple, au moins d'apporter à notre séminaire une